

## Chapitre XIV. Mortes années

Un moment je suis assis dans la petite salle qui jouxte le prétoire. Comme depuis tant et tant de temps d'immobilité, comme si j'étais la goutte d'eau charriée par le fleuve, comme la pierre qui regarde l'étoile, j'attends. Cela fait déjà presque deux ans que j'attends - on peut parler de patience mais en réalité, rien de cela dans mon attente : j'attends dans un monde où le temps n'a pas le même sens qu'ailleurs, mais il n'y a rien de celle du sage dans mon attitude. J'attends parce que je n'ai rien d'autre que je puisse faire, j'attends comme je respire.

Au début, j'y crois encore. Je dis mon fait, je détaille mes pensées. Je parle de donner un sens à la mort de Camille, je parle du fleuve, de la vallée, de ces gens, qui vivent là depuis toujours et qu'on méprise. Et sur lesquels on se méprend.

Je serais parfois intarissable si la clique de l'instruction ne me coupait sans cesse la parole, orientant sans cesse mes déclarations dans le sens qui lui convient. Alors j'opine ou je me tais. À quoi bon ?

Et d'ailleurs, c'est vrai : je suis incompréhensible. Mes pensées s'entrechoquent, on me donne la parole et c'est comme toujours mauvais, décousu. Je parle mal, ou à côté, je ne suis pas stratégique. J'ai l'impression que mon avocat est effondré, il me lance des œillades, pose sa main sur mon avant-bras, tempore.

C'est qu'on a des choses à me faire dire : je suis le monstre, le révolutionnaire, l'incivique. Faut-il une âme noire pour traverser une onde médiévale, grimper au créneau et égorger toute une garnison ? Moi, je suis pire qu'un écorcheur. Ma dague ensanglantée a éviscéré tout un département et, terroriste sans remords, je tergiverse, je biaise, je maquille, je regimbe. J'ai pourtant tué le plus vieux fleuve du monde.

Un moment je vous emmerde. Pensez ce que vous voulez.

Par exemple qu'on me réveille dans un bruit de serrure, que trois silhouettes s'encadrent dans la porte, qu'un ratichon s'avance avec un air compassé, que mon avocat bredouille quelque encouragement. Et qu'enfin j'abdique dans un mouvement d'épaules qui tombent, pour hâter le supplice. Allons, qu'on m'éclaircisse la nuque ! qu'on m'échancre le col et qu'on me coupe la tête !

Qu'on fasse vite : je n'en peux plus d'attendre.

Je voudrais tous vous voir crever.

XXX

Je suis reclus dans une attente imposée et à quoi je pense alors ? Ma vie se joue, étron fétide, avocaillon de merde, fécalome justicier, ma vie se joue et c'est ton quart d'heure de gloire ! Ah, tu es beau dans ta robe. Ta mère, qui ne vaut pas la dernière putain borgne d'un clandé crasseux, ta mère serait fière de toi, maudit bavard. Tu es sorti de son vagin comme

une blennorragie purulente, il a suffi de te couvrir d'une cape de sorcière pour que tu fasses l'affaire. Monsieur a fait le droit. Son éloquence est celle de ses glorieux aînés. Pérore, petit Cicéron, je te souhaite la mort de ton glorieux ancêtre, corps laissé là sur le bord d'un fossé, la tête et les mains tranchées.

*Vous voyez, ceci est ce que je pense. Ah, vous avez bien raison, je suis une bête féroce. Merci, maître, vous m'avez bien défendu. Je mérite la sentence. Dans le fond, je m'en sors bien.*

C'est faux, bien sûr, je n'ai rien dit à mon avocat. Cela ne servait à rien, et ce n'était pas à moi qu'il parlait.

Moi j'étais donc assis dans la petite salle à côté du prétoire, en attente de mon jugement. On m'avait fait sortir durant la délibération du jury et j'attendais comme un écolier devant la porte du proviseur. Je regardais mes chaussures, comme si c'était le seul moyen d'ignorer la présence du flic à côté de moi (je m'en souviens bien car c'est un moment d'autant plus marquant que je ne me rappelle pas très précisément le déroulement de mon procès). Et puis, de l'antichambre à côté, j'ai entendu la voix de mon avocat qui disait :  
- Et alors, comment avez-vous trouvé ma plaidoirie ?

Il parlait à un de ses confrères, un des multiples avocats qui me vouaient aux gémonies depuis deux semaines. Lui, c'était un petit type rougeaud, qui soufflait comme une forge. Il représentait les intérêts d'une des parties civiles, une société de pêche meusienne, qui me réclamait plus d'argent qu'elle ne

l'avait jamais fait pour aucun autre pollueur auparavant. Dès qu'il le pouvait, il se levait pour vociférer, jouant les outragés sans aucune retenue. Du grand spectacle.

À examiner le verdict – et le franc symbolique que les pêcheurs ont obtenu – j'imagine que ses effets de manche ont fini par laisser les juges autant que moi mais sur le moment, je n'avais pas ce recul et chacune de ses interventions me terrifiait ; en revanche, je doutais en permanence de la stratégie de mon avocat.

XXX

- Vous irez loin, confia l'énervé, ne restez pas ici, vous vous enfermeriez dans les petites affaires.

La voix était presque inaudible, mais je me souviens de chacune de ses inflexions. L'irascible défenseur des pêcheurs mosans avait raison : mon avocat avait été excellent et cette première affaire augurait d'une carrière éclatante...

Dans le fond, j'ai eu de la chance. Mais je dois dire que c'est mon avocat qui m'avait choisi plutôt que l'inverse, et que je n'étais pas du tout convaincu par son système de défense.

Quelque temps après mon incarcération, j'avais eu la visite de mon père. C'était la première fois qu'il se manifestait depuis notre dispute, plus d'un an auparavant... Un moment bizarre et inattendu donc, où nous avons longtemps tourné autour du pot, dans un parloir qui sentait l'eau de javel et le savon froid.

Mon père m'annonça qu'un jeune avocat lui avait proposé ses services pour une croûte de pain, et qu'il était prêt à endosser les frais, à condition que je respecte scrupuleusement les instructions du dit ; c'était bien mon père : avec lui, tout était toujours soumis à condition. Dans les extrémités dans lesquelles je me trouvais, j'avais accepté contraint et forcé.

C'est en voyant les photos de son enterrement que je me suis rendu compte de la popularité de Maître Pujol. Je crois que je ne profane pas sa mémoire en affirmant qu'elle est née grâce à mon affaire, qui l'a propulsé sous le feu des projecteurs. Maître Pujol avait tout pour réussir. Il était jeune, beau et culotté, le tout avec un talent de communicateur qui lui aurait ouvert les portes de n'importe quel cabinet de consultance. J'ai certainement profité de ses services mais – certains y verront une marque d'ingratitude – je n'ai jamais oublié l'épisode de l'antichambre du prétoire.

XXX

L'instruction avait très mal commencé pour moi. Dès que je m'étais livré à la police, cela avait été la curée. Des dizaines de journalistes et une partie de la population de Fumay s'étaient rassemblés devant les portes du commissariat.

J'y étais entré vers les neuf heures du matin, comme un quidam, ce qui avait provoqué la stupéfaction du planton. Il était tout aussi tétanisé que moi et m'avait fort poliment demandé de rester assis dans l'entrée tandis qu'il allait quérir

un collègue. C'est à peine si ce brave pandore ne s'était pas excusé lorsqu'il m'avait menotté, quelques instants plus tard.

Après, on m'avait fait asseoir dans une misérable petite pièce aux murs décrépits, avec de vieux posters et des taches blanches sur un fond jauni, sans doute là où d'autres posters avaient été punaisés, dans les années '70 ou '80. La pièce sentait l'humidité et le plâtre ramolli.

Une heure plus tard, on m'a annoncé qu'on allait me transférer à Charleville, pour faire ma déposition. Cela a pris au moins quatre heures pour organiser le transfèrement. Mon estomac s'était réveillé - je n'avais rien avalé depuis 48 heures - et c'est encore le flic qui m'avait accueilli qui a partagé son sandwich avec moi. Il m'a tendu la moitié de son casse-croûte et il m'a dit :

- Eh bien, vous en avez foutu un sacré, de bordel.

Lui n'avait pas l'air de m'en vouloir. Je pense pourtant que je devais me trouver en face d'un pêcheur. Il me faisait penser à mon grand-père, quand je le rejoignais petit sur les berges du fleuve.

Il ne m'adressait jamais la parole qu'après avoir respecté un long temps de silence, parfois cinq minutes ; mais je n'étais jamais mal à l'aise : à la manière dont il aménageait l'espace à ses côtés, dégageant le sommet de son coffre-siège pour que je puisse m'y asseoir, je savais que mon arrivée était attendue.

Assis, j'attendais quelques secondes puis je lui disais :  
- Alors ça mord, pépé ? ».

Il ne répondrait pas. Cela aussi faisait partie du jeu. Encore aujourd'hui, je n'attends pas de réponse lorsque je parcours les chemins de halage de mon fleuve adoré et que j'apostrophe – c'est plus fort que moi – tous les pêcheurs que je rencontre.

XXX

En sortant du commissariat, j'étais complètement désorienté car j'avais la tête couverte par le veston d'un flic et j'étais menotté. On m'a poussé vers l'avant, à droite, à gauche, j'ai d'abord entendu le cliquetis des appareils photos puis des clameurs : c'étaient les journalistes qui me posaient des questions. Aurais-je voulu y répondre que cela m'eût été impossible : j'ai été poussé dans une voiture et nous avons démarré en trombe. Il paraît que j'ai été ovationné par une partie du public : je n'ai pas eu le temps de m'en rendre compte.

Dans la voiture qui me conduisait à Charleville, après le silence, les flics parlaient entre eux, comme si je n'étais pas là. C'étaient des discussions de collègues :

- Eh bien il y avait du peuple !
- Tiens, ils ont fini les travaux ici ?
- Tu as lu la note du chef pour les prestations du week-end ?

J'étais assis à l'arrière, sur le siège central, j'avais les épaules comprimées. De temps en temps, je jetais un coup d'œil sur la Meuse. J'essayais de voir s'il y avait des poissons crevés.

Le juge d'instruction m'a immédiatement placé en garde à vue. Je n'avais aucune idée de ce que cela représentait. C'est mon premier avocat qui m'a expliqué que j'étais suspecté d'appartenir à un groupe terroriste et que c'était une accusation gravissime. Je pense n'avoir pas eu de réaction à cette annonce. À vrai dire, je ne me souviens même pas d'avoir fait appel à ses services : les premiers mois de ma détention sont un brouillard complet, duquel émergent bizarrement certains épisodes d'une netteté absolue. Je m'explique cela par un état d'extrême lassitude psychologique, renforcé par un sentiment d'être physiquement désorienté, dans ce monde où, au bout du compte, toutes les portes blindées ont la même apparence et font le même bruit.

XXX

Il n'y avait pas grand monde à la maison d'arrêt de Charleville-Mézières. C'était un tout petit établissement pénitentiaire, les détenus purgeant d'ordinaire leur peine à Montmédy ou à Maubeuge. Le temps y était monotone, empesé, la clarté translucide. Dans ce décor aux pastels délavés, je passais de longues heures d'inactivité, durant lesquelles je n'étais d'ailleurs pas toujours conscient de mon état de prisonnier.

Le premier avocat, je l'ai récusé rapidement. Il ne comprenait rien. C'était à croire qu'il s'était fait une idée de ma personnalité et de mes motivations en compulsant les pires feuilles de chou du département. Dans le désespoir dans lequel je me trouvais, il m'était insupportable d'opiner aux raccourcis foireux de ce type. Je me mettais en rage, ce qui le confortait dans ses petites idées fixes et ses vérités à deux balles.

C'était la même chose avec la horde de psychologues qui faisaient le siège de ma cellule. (On se voyait au parloir mais j'avais pourtant cette impression bizarre qu'ils étaient là en permanence, me zyeutant par l'œilleton).

Dans le fond, les entretiens que je préférais, c'étaient ceux que j'avais avec le juge d'instruction, qui avait pour lui d'être courtois et scrupuleux.

Mais bon, à tous ces braves gens, une seule envie : foutez-moi la paix, laissez-moi croupir tranquillement, vous n'avez pas besoin de moi, venez me chercher quand tout sera fini, le procès, la détention. Et que je renaisse comme une eau nouvelle, si je ne suis pas mort avant.

J'ai pris huit ans dans les lattes.

XXX

Huit ans. Avec les deux ans de préventive, je pouvais espérer sortir deux ans plus tard. Deux ans, c'est huit saisons : deux printemps, deux étés, deux automnes et deux hivers, c'est une

évidence abstraite, une évidence qui compte quand on a perdu la sensation de marcher sur la terre – même les briques semblent molles lorsqu'on vit dans le béton.

J'ai bien remercié mon avocat. Cela a rajouté à son triomphe, j'imagine. Il n'y avait pas grand-chose sur moi dans la presse : il y avait eu du spectacle, mais ce n'est pas moi qui en était l'acteur principal, c'était maître Pujol. Toutes les gazettes s'accordaient sur ce point. Il avait magistralement démonté l'accusation. Non, je n'étais pas un révolutionnaire, un terroriste, juste un militaire dépressif en rupture de ban, vaguement suicidaire, à l'esprit embrumé par la consommation excessive de marijuana, un pauvre type en somme, manipulé par feu Camille Vizouchat, figure du père que j'avais voulu venger d'une manière aussi déraisonnable que symbolique (huit ans quand même).

Puis je suis retourné en cellule. Quelques jours plus tard, j'ai commencé à organiser mon temps. Cela a été ma première libération, mon premier sentiment de reprise en main de mon existence. (Cependant, à me relire, je me souviens que j'avais éprouvé le même sentiment, mais en plus fugace, lorsque j'avais envoyé mon premier avocat au diable.)

XXX

C'est encore à Maître Pujol que je croyais être redevable d'avoir obtenu l'autorisation de purger le restant de ma peine à Charleville. Non que je m'y sentisse bien mais là, au moins, je

connaissais tout le monde et j'avais mes habitudes. On me laissait tranquille aussi.

Une anecdote pour comprendre :

Juste après le procès, j'ai été transféré quelques semaines à Montmédy. C'était une prison moderne (c'est-à-dire encore plus inhumaine que les autres), à la base une ancienne caserne.

J'étais en cellule avec un autre gars. C'était un tout petit Albanais qui avait découpé sa femme en morceaux parce qu'elle le trompait. Il avait pris vingt ans et n'avait quasiment plus ouvert la bouche depuis sa condamnation. Il ne parlait que dans son sommeil, des imprécations fiévreuses et incompréhensibles.

Le gars, après deux jours de cohabitation, à l'heure du préau, a pour une fois manifesté l'envie de sortir. On est donc sortis à deux de la cellule. Quand on est arrivés au milieu de la foule des autres détenus, il m'a sauté dessus et il a essayé de m'étrangler. Cela n'a pas été trop difficile de m'en dépêtrer. Je lui ai mis un coup de boule et il a été sonné. C'est seulement après que les matons ont déboulé. Ils ont fait rentrer tout le monde dans les cellules et ils m'ont fait mettre à terre. J'ai obtempéré tout de suite.

Tout le monde savait que le type était complètement timbré (pour la petite histoire, j'ai appris qu'il s'était pendu dans sa cellule un an plus tard) mais en prison, même si la plupart des prisonniers usent le plus clair de leur temps à minimiser leurs

torts ou à proclamer leur innocence, tout le monde est coupable : je me suis donc retrouvé au mitard, en dépit de mon état de légitime défense. Je me souviens des cris quand j'ai traversé les couloirs : c'étaient ceux des prisonniers, frustrés de ne pas avoir vu la fin du spectacle. J'avais envie de vomir. Plus tard, je penserais à la barbarie romaine, *panem et circenses*, comme si nous avions besoin de voir couler le sang des autres pour nous sentir en vie.

### XXX

En cellule, j'ai cessé les médicaments, la drogue, l'alcool. Je ne me suis pas pour autant intéressé à la religion ou à la gonflette, valeurs sûres aux désœuvrés. Je me suis réfugié dans les livres et l'étude (on conviendra que c'était un repli très petit-bourgeois pour se convaincre que j'étais un enfant perdu du système, ou un réflexe de révolutionnaire pour ceux qui ne pourraient se persuader d'amender des personnalités de ma sorte).

J'occupais les fonctions de bibliothécaire et d'écrivain public. Dans ce monde essentiellement oral, c'était une sinécure. Non que ce fût une planque (mes activités me prenaient beaucoup de temps et d'énergie), mais j'étais considéré comme un savant, quelqu'un qui savait parler et écrire, quelqu'un qui connaissait la langue du directeur, quelqu'un d'utile donc (ou potentiellement, ce qui revenait au même), quelqu'un qu'il fallait ménager.

Cela ne m'a jamais prémuni des intimidations mais je crois que ce poste a renforcé un prestige que mon acte hors-norme me conférait également : dans ce milieu de voyous, j'étais plus un sujet de curiosité que de concurrence ou d'entraide. De plus, je fus bientôt le plus ancien détenu, ce qui est une autre position enviable, mes compagnons ne restant d'ordinaire jamais très longtemps.

En vérité, je n'ai jamais pensé que c'était pour mes qualités humaines, mon sens de la fraternité par exemple, que j'étais respecté par les autres détenus ; si l'un de mes compagnons d'infortune me prétendait aujourd'hui l'inverse, je m'interrogerais sur ce qu'il a à me demander.

C'est en prison que j'ai appris à me méfier de tout (le spectacle de la Justice m'aurait suffi, en ce sens, mon séjour en prison fut donc inutile).

XXX

Durant les cinq longues années qui ont suivi, j'ai principalement lu.

Et gambergé.

Il y avait quelque chose qui me chiffonnait. Alors oui, la stratégie de Pujol, chapeau, ça avait bien marché. Mais pour corrompre la justice, le bougre avait usé d'un venin particulier. Et je le sentais prendre une nouvelle vigueur dans mes veines, en même temps que montait en moi une ineffable colère à

l'encontre du vieux Camille, ce traître, ce collabo, cette ordure qui ne m'avait rien dit de son rôle à la fin de la guerre.